

la fabrication des gants à Grenoble

Pour nous introduire dans le sujet, cette rapide analyse sur le rôle psycho-social du gant, proposée à l'entrée des salles :

"En société, l'homme nu se sent mal. Aussi se couvre-t-il de vêtements protecteurs qui, parfois, l'embellissent. Le gant, vêtement de la main, est là pour protéger et parer. Dans un cas, il révèle le geste professionnel, dans l'autre, il suggère toutes les subtilités de l'appartenance sociale. Il va jusqu'à s'intégrer à des rites publics ou familiaux, du baptême au défilé militaire, mais chaque fois, il annonce la place que son porteur occupe dans une hiérarchie sociale".

IMPORTANCE DE LA GANTERIE À GRENOBLE

Présent à Grenoble dès 1342, le travail du gant pénètre dans le XX^e siècle et la grande industrie.

La ganterie connaît son apogée vers 1870. 120 fabricants donnent alors du travail à 1 700 coupeurs. Les ouvrières à domicile s'évaluent à 20 000, la production atteint 800 000 douzaines par an.

POURQUOI LA GANTERIE ?

Pour vivre, l'agriculteur de montagne doit parfois abandonner sa charrue : le temps d'un hiver, il devient colporteur ou... coupeur de gants. Ces métiers d'appoint, pratiqués à la morte saison permettent d'éviter une émigration définitive vers la ville.

L'ORGANISATION DE LA GANTERIE ET SON EVOLUTION TECHNIQUE

A la ville comme à la campagne, le coupeur (=gantier) est payé aux pièces. Il organise son travail comme il l'entend, à l'atelier ou chez lui, s'il n'existe pas d'atelier à proximité.

Il est donc totalement responsable de son horaire de travail. Aussi flâne-t-il en début de semaine pour accélérer la production lorsqu'on approche le samedi, jour de paye, jour où l'on rend les coupes. Généralement, le coupeur ne travaille pas le lundi, c'est la "saint-lundi", jour de la partie de boules. Certains fêtent même la "saint-mardi"...

Le coupeur chante en travaillant et tient à sa réputation de joyeux luron aimant le vin et la plaisanterie.

Florissante au XVIII^e siècle, la ganterie a souffert de la période de la révolution et de l'Empire, mais elle n'en demeure pas moins l'activité dominante de Grenoble, occupant peu ou prou la moitié des habitants.

Certains travaux qui nécessitent un outillage réduit conservent une organisation très artisanale : un maître-gantier occupe 3 à 4 ouvriers qui coupent les peaux que les couseuses à domicile assemblent.

Dans les années 1830-40, elle va connaître une révolution technique : en 1838, un maître-gantier, Xavier Jouvin, après avoir mis au point des calibres de coupe, invente un emporte-pièce : "la main de fer" qui permet une coupe précise et rapide, alors que jusqu'à-là le gant était taillé aux ciseaux. Un accroissement considérable s'en suit... A tel point qu'on aura besoin d'une main d'oeuvre si abondante qu'on ira la recruter pour une large part dans les campagnes autour de Grenoble.

La couture du gant et les finitions considérées comme des travaux subalter-
nes par rapport au métier de coupeur, occupent dans certains villages la quasi
totalité des femmes. Celles-ci peuvent travailler soit en atelier, soit plus
généralement à domicile, solution qui répond le mieux aux exigences de la vie
familiale.

Après avoir secondé leurs maris aux travaux des champs et s'être acquittées
des tâches ménagères, les femmes penchées sur leur machine, travaillent pour
quelques sous, jusqu'au milieu de la nuit.

*"De 3 h à 5 h, je faisais quelques gants, puis à partir de 7 h du soir à
minuit, je faisais une douzaine de gants, pour avoir de l'argent. c'est qu'on en
avait pas" !*

*"A Chapareillan il y avait des hommes qui faisaient même la soupe pour
que les femmes piquent les gants le plus possible... et les femmes prenaient
quelqu'un pour faire la lessive parce qu'elles gagnaient plus avec les gants".*

Le travail leur est fourni par une entrepreneuse. Cette dernière sert
d'intermédiaire entre le patron gantier grenoblois et les ouvrières dispersées
dans la campagne.

En fin de semaine, l'entrepreneuse rend le travail au patron gantier, et, après
avoir déduit le fil utilisé, les aiguilles cassées, et la location de la machi-
ne à coudre, elle rétribue les ouvrières qui sont payées aux pièces (que doit-il
leur rester ???...) On reproche volontiers à l'entrepreneuse son injustice et
sa dureté...

Parfois l'ambiance de l'atelier rappelle celle qui caractérise l'atelier
des coupeurs. Par contre dans les grandes fabriques les couturières sont surveil-
lées. La contremaîtresse et le bruit ne permettent ni de chanter, ni de bavarder.

*"Si une peau est prévue pour faire deux paires, c'est à moi de me débrouil-
ler pour en faire trois. Si je peux, c'est pour moi. Le patron passe la commande.
S'il y a une commande de 60 paires de gants et que l'on en fait 66, les six étaient
étaient pour moi. L'ouvrier prenait aussi deux ou trois peaux en plus et se les
vendait. C'était la "gratte"."*

LES TRAVAILLEURS DE LA GANTERIE À L'ORIGINE DES MUTUELLES

C'est à l'initiative des gantiers que se crée à Grenoble en
1803 la première société de secours mutuel. D'autres suivront très vite
puisque en 1830, la ville en compte 16 (coordonnier, peigneur de chanvre, char-
pentier, autres métiers du bâtiment). Ceci pour protéger l'ouvrier et sa famille
de la maladie grâce à des versements sous forme d'allocation.
Certains induisent aussi l'allocation chômage, voire la pension de vieillesse,
mais les ouvriers pauvres n'y accèdent pas...

AUJOURD'HUI

Il ne subsiste plus, de tout cela, que quelques ateliers, une cinquan-
taine d'ouvriers, autant d'ouvrières, et quelques coupeurs, perpétuant le "beau
gant". Grenoble, désormais, a cessé d'occuper la place prépondérante qui fut la
sienne, au profit de nouveaux centres de productions localisés en Corée du Sud,
à Hongkong, à Taiwan...

notes prises lors de la visite
du Musée Dauphinois à Grenoble
août 1984